

MAI 1970

**LES
ENSEIGNEMENTS**

« La politique du communisme ne peut que gagner à exposer dans toute sa clarté la vérité. Le mensonge peut servir à sauver les fausses autorités, mais non à éduquer les masses. C'est la vérité qui est nécessaire aux ouvriers comme un instrument de l'action révolutionnaire. »

« Votre hebdomadaire s'appelle « La Vérité ». On a assez abusé de ce mot, comme de tous les autres d'ailleurs. Néanmoins, c'est un nom bon et honnête. La vérité est toujours révolutionnaire. Exposer aux opprimés la vérité de leur situation, c'est leur ouvrir la voie de la révolution. »

LÉON TROTSKY.

**DE
NOTRE**

HISTOIRE

Supplément à la « LA VÉRITÉ » N° 548

***Les enseignements
de notre histoire***

« La IV^e Internationale est déjà surgie de grands événements : les plus grandes défaites du prolétariat dans l'Histoire. La cause de ces défaites, c'est la dégénérescence et la trahison de la vieille direction. La lutte des classes ne tolère pas d'interruption. La III^e Internationale, après la deuxième, est morte pour la révolution. Vive la IV^e Internationale ! »

(« Programme de Transition ».)

AVERTISSEMENT

Il ne saurait être évidemment question, dans les limites de cette brochure, d'écrire l'histoire de l'organisation et de la lutte des trotskystes en France, l'histoire de notre organisation.

Ce n'est pas là l'objet de ce travail qui vise simplement à permettre de ressaisir les enseignements les plus importants de cette histoire, ceux qui contribuent à rendre plus claire l'estimation des tâches qui sont devant nous. Il aura atteint son objectif si la discussion qu'il suscitera arme réellement les camarades dans le combat pour la construction du parti ouvrier révolutionnaire, dans le combat pour la reconstruction de la IV^e Internationale, c'est-à-dire pour lier concrètement, dans le combat de tous les jours, les tâches de l'intervention dans la lutte des classes, sous ses multiples formes, et les obligations stratégiques d'ensemble ; celles qu'impliquent la crise combinée de l'impérialisme et du stalinisme et, en relation directe avec la progression de l'avant-garde, l'issue qui mûrit, celle de la révolution prolétarienne, désormais imminente.

L'imminence de la révolution prolétarienne est la réalité qui marque, dans tous ses aspects, la nouvelle période de l'Histoire où nous sommes entrés avec la grève générale fran-

çaise de mai-juin 1968 et la montée de la révolution politique en Tchécoslovaquie.

Les tâches de construction du parti révolutionnaire dans chaque pays sont indissolublement liées à celles de la reconstruction de l'Internationale : dans chaque pays, la construction du parti révolutionnaire est à la fois une composante et une expression de la lutte pour forger l'instrument indispensable à l'émancipation du prolétariat mondial, l'Internationale. En ce sens l'histoire de l'organisation trotskyste en France est celle de la section française de la IV^e Internationale, et, partant, une contribution à l'histoire de la IV^e Internationale.

Des actes politiques et des individualités qui en ont assumé la responsabilité seront ici sévèrement jugés. Mais si vives que soient nos critiques, il reste que la vie de notre tendance, extraordinairement riche et diversifiée, constitue un objet de fierté pour nous. Ceux qui ont répondu à l'appel de Léon Trotsky (indépendamment de ce qui leur est arrivé par la suite en tant qu'individus) ont seuls pavé, par leurs analyses, par leur combat, la route de la révolution prolétarienne. Constaté et démontré ce fait ne signifie nullement cacher les responsabilités individuelles et les défaillances, mais permet d'analyser, de comprendre, la prodigieuse histoire du trotskysme, qui plonge ses racines dans le bolchevisme et la révolution russe, et d'en dégager les leçons.

Ce n'est qu'au sein de la IV^e Internationale, puis dans la lutte menée contre sa liquidation et pour sa reconstruction, à partir de l'activité organisée des trokystes, qu'ont été posés les problèmes théoriques et pratiques du combat pour la révolution prolétarienne.

I

1929 - 1940

DE L'OPPOSITION DE GAUCHE
A LA IV^e INTERNATIONALE

Il n'est pas question évidemment, dans les limites de cette brochure, d'écrire l'histoire de notre organisation. Ce n'est pas là l'objet de ce travail qui vise simplement à permettre de ressaisir les enseignements les plus importants de cette histoire, ceux qui contribuent à rendre plus claire l'estimation des tâches qui sont devant nous. Il aura atteint son objectif si la discussion qu'il suscitera arme réellement les camarades dans le combat pour la construction du parti ouvrier révolutionnaire, dans le combat pour la reconstruction de la IV^e Internationale, c'est-à-dire pour lier concrètement, dans le combat de tous les jours, les tâches de l'intervention dans la lutte des classes, sous ses multiples formes, et les obligations stratégiques d'ensemble ; celles qu'impliquent la crise combinée de l'impérialisme et du stalinisme et, en relation directe avec la progression de l'avant-garde, l'issue qui mûrit, celle de la Révolution prolétarienne, désormais imminente, et qui marquera la nouvelle période de l'histoire où nous sommes entrés avec la grève générale française de mai-juin 1968 et la montée de la révolution politique en Tchécoslovaquie.

Des actes politiques et les individualités qui en ont assumé la responsabilité seront ici sévèrement jugés. Mais si vives que soient nos critiques, il reste que la vie de notre tendance, extraordinairement riche et diversifiée, constitue un objet de fierté pour nous. Ceux qui ont répondu à l'appel de Léon Trotsky (indépendamment de ce qui leur est arrivé par la suite en tant qu'individus) ont seuls pavé, par leurs analyses, par leur combat, la route de la Révolution prolétarienne. Constater et démontrer ce fait ne signifie nullement cacher les responsabilités individuelles et les défaillances, mais permet d'analyser, de comprendre la prodigieuse histoire du trotskysme, qui plonge ses racines dans le bolchevisme et la révolution russe, et d'en dégager les leçons.

L'OPPOSITION DE GAUCHE

Il faut avoir présents à l'esprit les traits qui donnèrent à la construction d'une organisation communiste en France (S.F.I.C.) une physionomie spécifique pour bien situer les conditions où naquit dans ce pays l'opposition de gauche.

Le parti communiste n'a jamais été, en France, à proprement parler un authentique parti communiste. Les quelques années

où il tendait à le devenir (jusqu'en 1923) n'ont pas suffi à *enraciner une tradition politique de type bolchevique* dans ce pays. La majorité qui accepta les 21 conditions d'adhésion à l'Internationale communiste au congrès de Tours (décembre 1920) était à peine moins social-démocrate que la minorité qui s'organisa autour de Léon Blum et de Paul Faure. Les parlementaires à la Cachin, les municipalistes à la Louis Sellier, les ministrables à la Ludovic-Olivier Frossard n'allèrent au P.C.F. que pour, bénéficiant du prestige de la révolution russe, conserver leur siège de député ou de maire. De 1920 à 1924, dans une âpre bataille de tendances menée par l'aile gauche soutenue par l'I.C., des efforts considérables furent accomplis pour tenter de transformer radicalement ce parti social-démocrate baptisé « *communiste* » en une authentique section de l'Internationale communiste (1). De très riches leçons peuvent être tirées de cette période et son étude est nécessaire à tout militant communiste.

Avec la pseudo-« *bolchevisation* » qui commence en 1924, le P.C.F., qui n'avait pas eu le temps de devenir effectivement un parti communiste, se transforme rapidement en un parti stalinien. Dès avril 1924, Marguerite Rosmer écrit à Humbert-Droz, représentant de l'Internationale à Paris :

« *Nous sommes mal engagés et dévorés par les fonctionnaires qui sortent de tous les côtés, qui sont pour la grande majorité incapables, dépourvus de sens politique et qui se rangent toujours du côté du plus fort pour ne pas lâcher le fromage* (2). »

C'est que la victoire de Staline et de Zinoviev en 1924, consécutive à l'échec de l'Octobre 1923 en Allemagne, est venue interrompre brutalement la transformation du P.C. français et l'infléchir dans une direction nouvelle que personne — même Trotsky — n'avait prévue : en quelques années ce parti social-démocrate de type ancien se transforme en un parti de « *type nouveau* », un parti stalinien (3).

Nous ne suivrons pas ici les détails du travail accompli par les premiers militants qui cherchèrent à combattre, en France, sur le terrain de l'opposition de gauche. Après l'exclusion de Rosmer, de Monatte (exclus par la Conférence extraordinaire du 5 décembre 1924), de Souvarine, c'est celle de l'opposition suscitée par Lorient, l'avocat Maurice Paz, le métallo Lemire et qui inspire la célèbre « *Lettre des 250* ». Les camarades se reporteront à ce que Pierre Broué a écrit sur cette période en préface à la troisième partie du livre de Trotsky, « *le Mouvement communiste en France* », sous le titre « *L'opposition de gauche* » (p. 279 à 287).

Retenons que, dès son arrivée à Prinkipo, Trotsky se fixe pour tâche de construire l'Opposition à l'échelle internationale et que, dès juillet 1929, il édite le numéro 1 du « *Bulletin de l'Opposition* ». Après les diverses défaites du mouvement ouvrier dans le monde, il ne se fait aucune illusion :

« *Nous allons vers des temps tellement difficiles que tout ami d'idées, et même tout ami d'idées POSSIBLE, doit nous être*

précieux. Ce serait commettre une erreur impardonnable que d'en rebuter un seul, et à plus forte raison tout un groupe, par une estimation imprudente, une critique partielle ou une exagération des divergences de vues », écrit-il le 31 mars 1929.

N'oublions pas que, à cette étape, la dégénérescence thermidorienne de l'U.R.S.S. n'est pas achevée, et donc que l'I.C. est toujours l'instrument de la révolution prolétarienne. L'I.C., en dépit de la clique stalinienne qui contrôlait son appareil, n'était pas encore devenue totalement un corps étranger à la lutte des masses : la preuve historique de l'impossibilité d'une régénération révolutionnaire n'avait pas été encore fournie, et Trotsky écrivait en 1929, en avant-propos à « *L'Internationale communiste après Lénine* » :

« De divers côtés, on cherche à nous attribuer le projet de créer une IV^e Internationale : c'est une idée entièrement fausse » (...) « Nous n'avons aucune raison de construire une IV^e Internationale. Nous continuons et développons la ligne de la III^e Internationale que nous avons préparée pendant la guerre et à la fondation de laquelle nous avons participé avec Lénine, après la révolution d'Octobre. Pas une minute, nous n'avons laissé échapper le fil de l'héritage idéologique. » (P.U.F., tome I, p. 9.)

C'est au fond ce que Nin et Andrade, entre 1930 et 1933, ne voulurent pas comprendre en s'en tenant à leurs « impressions » espagnoles, c'est-à-dire en se refusant à organiser une fraction dans le P.C. officiel, sans doute squelettique et amputé de fédérations entières qui se plaçaient en état d'« autonomie » politique, mais P.C. ayant « tout de même les possibilités historiques extérieures à lui, en U.R.S.S. et tout ce qui est lié à l'U.R.S.S. » (voir la correspondance Trotsky-Nin - Supplément à « *Etudes marxistes* » n^{os} 7-8). Trotsky ajoutait, à l'adresse de Nin qui mésestimait systématiquement les possibilités du P.C. officiel et surestimait les dissidences : « *Voilà pourquoi ne se guider empiriquement que sur le rapport actuel des forces me semble dangereux.* » Tout se passait comme si Nin, impatient, avait voulu s'orienter vers la création d'un parti indépendant avant terme, quel que soit le prix de cette indépendance (on peut en juger par le fait que longtemps apparurent surperflus à Nin un centre et un bulletin de l'Opposition en Espagne) — si bien que, lorsque l'orientation vers le parti ouvrier révolutionnaire indépendant fut à l'ordre du jour après 1933, la gauche communiste espagnole fusionna avec la fédération catalane pour créer avec elle le P.O.U.M. (Parti ouvrier d'unification marxiste), de fait sur les positions centristes du dirigeant de la fédération catalane, J. Maurin.

Pendant une période de quatre ans, l'opposition communiste essaie de redresser la ligne de l'Internationale communiste. Elle concentre ses efforts sur le parti communiste allemand (voir les « *Ecrits* », tome III, consacrés à l'Allemagne) pour ouvrir au prolétariat allemand la voie du débouché. Mais on sait que les

événements vont se précipiter. La « stratégie »-suicide que l'appareil stalinien dicte à la direction du P.C.A. va permettre la venue au pouvoir, par les voies parlementaires légales, du nazisme : la classe ouvrière et le parti communiste les plus puissants d'Europe sont balayés d'un coup comme fétus de paille.

Trotsky déclare alors : « *Le stalinisme en Allemagne a eu son 4 Août* » et, peu après s'être interrogé sur l'éventuel effet de ressaisissement que pouvait avoir l'expérience tragique de l'Allemagne sur les autres sections de l'Internationale communiste (rappelons que la direction du P.C. tchèque, pendant un temps, n'accepta pas qu'on passât allégrement l'éponge sur ce qui s'était produit en Allemagne), l'appareil du Kremlin écrasant toute critique, il comprend qu'il faut s'orienter vers la construction d'une nouvelle Internationale, la IV^e. La lutte pour cette Internationale, l'opposition de gauche la concevait sous la forme d'un regroupement, ce qui explique que l'opposition de gauche russe soit signataire, avec des organisations centristes comme le S.A.P. et les deux partis hollandais, le R.S.P. et l'O.S.P., d'un appel commun pour la construction de la IV^e Internationale. Comme le rappelle le communiqué du plénum de l'opposition internationale de gauche en septembre 1933 :

« L'opposition de gauche a pris part à la conférence sous son propre drapeau dans le but d'aider à la délimitation principale avec les réformistes et les centristes et au rapprochement des organisations révolutionnaires de même nature. »

Ainsi le travail des révolutionnaires dans ce regroupement avec des centristes de tout bord est conçu comme une lutte de principes pour hâter l'évolution de centristes en rupture avec la social-démocratie et le stalinisme. Deux points à retenir, si l'on veut se garder des schémas qui servent de support à l'antitrotskyisme d'un Deutscher : la *nécessité* d'une nouvelle Internationale, c'est une prise de conscience qui ne saurait se confondre avec la *création* d'une nouvelle Internationale. La tactique de la reconstruction suppose une confrontation et une discussion avec des partis et groupes centristes qui sont le produit d'une rupture avec le stalinisme et la social-démocratie, dont la silhouette politique n'est pas encore fixée et dont la doctrine n'est pas figée. Cela ne signifie pas *du tout* que la nouvelle Internationale puisse être un rassemblement hétérogène : « *Il est bien entendu hors de question que la nouvelle Internationale soit construite par des organisations reposant sur des fondements principiels profondément différents et même contradictoires.* » Mais la construction de la nouvelle Internationale passe par la *lutte politique ouverte* au sein d'un rassemblement où les trotskystes auront à défendre leurs positions pour clarifier celles des autres et favoriser la progression des éléments susceptibles de rallier le point de vue des partisans de la IV^e Internationale.

Il est probable que le tournant stratégique opéré au cours de l'année 1933 ne fut jamais assimilé par le plus grand nombre des trotskystes durant la période d'avant guerre et même après.

Pour eux, en fait, « staliniens » et « trotskystes » étaient « frères ennemis » ; la nature de l'appareil stalinien était véritablement incomprise. Cette erreur, nous le verrons par la suite, fut le facteur le plus important des crises que nous avons vécues dans l'organisation.

L'ENTRISME DANS LA SOCIAL-DÉMOCRATIE

Le noyau français de l'organisation internationale trotskyste s'était tout d'abord rassemblé autour de « *la Vérité* » qui paraît pour la première fois le 15 août 1929. En avril 1930, la fraction constituant l'opposition de gauche en France s'était organisée sous le nom de LIGUE COMMUNISTE. Signalons, sans pouvoir nous étendre, les problèmes soulevés par la création et surtout le rôle politique de l'OPPOSITION UNITAIRE dont la Ligue communiste était partie prenante. Versant pour les uns dans les illusions trade-unionistes, pour les autres dans les opérations de redressement quelque peu ultimatisées, les militants de la Ligue n'ont pas tiré de cette expérience politiquement justifiée les fruits que la Ligue pouvait en escompter. De nouveau réduits en nombre, ayant perdu les plus chevronnés d'entre eux, les militants de la Ligue doivent bientôt faire face à la violence que, dès 1932 (meeting de la salle Bullier), les bureaucrates emploient désormais contre eux.

C'est ce noyau que les événements de 1933 en Allemagne et ceux qui vont survenir en France dès le début de l'année 1934 vont voir confronté avec le tournant stratégique VERS la IV^e Internationale et les implications tactiques qu'il s'agit de préciser. La petite phalange des bolcheviks-léninistes en 1933-1934 est, certes, faible par le nombre, mais elle l'est encore plus politiquement. Aucune expérience véritable du travail de masses, aucune véritable assimilation du marxisme : les causes sont à rechercher dans l'extrême jeunesse des militants et dans l'histoire du P.C.F. dont nous avons souligné qu'il n'avait jamais fait véritablement connaître aux travailleurs français la pensée, les méthodes, les formes d'organisation du bolchevisme.

En 1934, après les 6 et 12 février 1934, une période de radicalisation commence, principalement à l'échelle française. *Cette période est une étape décisive pour le mouvement ouvrier français qui opère sa mutation.* Jusque-là, la classe ouvrière française conservait nombre de traits spécifiques des années d'avant 1914 (dispersion dans de petits ateliers, traditions individualistes ou « aristocratiques » prédominantes) : c'est ainsi par exemple que le développement industriel dans la région parisienne entraînant les grosses concentrations ouvrières date des années 1920-1930 : Renault, Citroën, Chausson, les entreprises d'électricité, etc.

La grève générale de 1920 avait, certes, été le signe que le prolétariat français participait à la crise révolutionnaire mondiale. Mais le poids de la bureaucratie réformiste, l'immaturité de la minorité avaient rejeté pour toute une période l'éventualité d'une reprise de la lutte de classes à un niveau supérieur. Ce n'est qu'en 1934 que le prolétariat français peut rejoindre véritablement le mouvement de la classe ouvrière à l'échelle internationale, que sa lutte va véritablement s'intégrer dans la crise révolutionnaire mondiale ouverte par la révolution d'octobre 1917.

Cette montée de la classe ouvrière française intervient alors que le P.C.F. est désormais totalement inféodé à l'appareil international du stalinisme. Le noyau dirigeant du P.C.F. (Thorez, Duclos, Frachon, Monmousseau, Raymond Guyot, Fajon, Hénaff, etc.) s'est sélectionné dans la lutte antitrotskyiste de 1925 au début des années 30. Cet appareil stalinien du P.C.F. a été sélectionné par Staline. Les zigzags successifs qui lui ont été imprimés ont fait passer ses effectifs de 120.000, après Tours, à 35.000 en 1929 ; en 1932 et 1933, ils tournent autour de 25.000 : ce chiffre ne doublera qu'à partir de la mi-1934. La dernière période, dite « troisième période », qui a décrété l'offensive partout et à tout moment, a laissé le P.C.F. exsangue et a repoussé nombre de travailleurs vers la S.F.I.O. qui, de Tours à 1934, a opéré, quant aux effectifs, un mouvement inverse de celui du P.C.F. : de 50.000 adhérents après Tours à 130.000 environ en 1932.

Mais ce n'est qu'un signe parmi d'autres de cette réalité décelée par Trotsky au lendemain de la victoire nazie en Allemagne :

« La politique fatale de l'Internationale communiste, soutenue par l'autorité de l'Etat ouvrier, n'a pas seulement compromis les méthodes révolutionnaires : elle a donné à la social-démocratie, souillée de crimes et de trahisons, la possibilité de lever de nouveau au-dessus de la classe ouvrière le drapeau de la démocratie comme drapeau du salut. »

Et il précisait un peu plus loin :

« Il ne peut évidemment être question d'une régénération sérieuse et durable du réformisme. Il s'agit, à proprement parler, non du réformisme au sens large du mot, mais des inspirations instinctives des ouvriers à défendre leurs organisations et leurs "droits". »

C'est dans cette perspective d'ensemble et sur le fond d'une nouvelle montée des masses sur l'arène européenne et nord-américaine, dont la première vague gonflait rapidement à ce moment-là, surtout en France et en Espagne, qu'il faut comprendre la politique de l'entrisme dans la social-démocratie. Dans la première étape qui s'ouvre et qui annonce en quelque sorte l'irruption de la classe ouvrière tout entière sur l'arène de la lutte des classes, il faut opérer d'urgence la jonction avec les premiers contingents de travailleurs radicalisés qui, exprimant la poussée de toute la classe, entrent dans les rangs des partis ouvriers.

Opérer cette jonction, c'est s'assurer d'une implantation sérieuse dans les masses, car la première étape de leur radicalisation, celle qui précède la première phase de la révolution prolétarienne (et celle-ci pour une large part également), passe nécessairement par les grandes organisations traditionnelles.

Telle était la perspective d'ensemble combinée avec la relative et précaire relance de la social-démocratie, accueillant nombre de travailleurs à la recherche d'un cadre politique d'organisation et repoussés par les méthodes du stalinisme. Ce fait, pour les raisons exposées plus haut, fut particulièrement notable en France puisque, dès février 1934, le Front unique put s'opérer entre la Ligue communiste et la fédération de la Seine de la S.F.I.O. qui était dirigée par la gauche de ce parti (4).

En outre, l'accord socialiste-communiste (pacte conclu en juillet 1934) répondait à une double nécessité pour les deux appareils : céder du terrain aux très fortes aspirations des travailleurs à l'unité, au Front unique, et se placer à la tête de ce Front pour mieux le dévoyer et le dénaturer quand le problème du pouvoir, celui de l'affrontement avec l'Etat bourgeois, se poserait. Il fallait que les militants révolutionnaires qui avaient été les initiateurs du Front unique pussent en être partie prenante pour pouvoir en faire lever la pâte révolutionnaire.

Trotsky écrivait : « *Ce Front unique, nous devons être dedans pour le féconder, sinon en quelques mois il sera dévoyé.* »

Enfin il convient aussi de noter que le réformisme de la S.F.I.O. avait été obligé de se « *gauchir* », que la S.F.I.O. avait chassé de ses rangs les « *néos* » qui avaient délibérément renié toute référence (même formelle) au marxisme et à la lutte des classes. Cette amputation opérée sur la droite du parti avait une importance non négligeable et s'était accompagnée de la naissance de courants de gauche à l'intérieur de la S.F.I.O. Une sorte de double mouvement s'effectuait : « *La tendance du centrisme à supplanter le réformisme... la tendance du centrisme à la radicalisation* » (Trotsky).

L'opportunité d'un travail de fraction à la S.F.I.O. se trouvait en quelque sorte fortifiée, cette fois-ci « *techniquement* » si l'on peut dire, par les possibilités qu'offrait le régime intérieur de la S.F.I.O. à l'époque, régime qui n'était d'ailleurs pas une donnée « *en soi* », mais qui découlait dans une large mesure de la position occupée, sur l'échiquier politique de la classe ouvrière française, par la S.F.I.O. des années 1934-1935. Tout travail à l'intérieur du parti stalinien, ou, pour mieux dire — les tâches oppositionnelles étant désormais résolues —, tout travail de *fraction* à l'intérieur du P.C.F., était absolument hors de question pour une organisation aussi faible et aussi inexpérimentée que l'était la Ligue communiste en France : la plupart des militants trotskystes avaient été exclus du P.C.F. et la moindre manifestation, si timide fût-elle,

